

Laurence LABBE

# La puissance des ordinaires

Volume 1

**POURSUITES**

Roman

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

**ISBN 979-10-359-0781-5**

© Laurence LABBE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

***L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du  
contenu de ce livre***

## **Du même auteur :**

La puissance des ordinaires : action, suspense (2014)

La puissance des ordinaires - volume 2 - la victoire : thriller médical, politique et psychologique - littérature générale (2015)

La puissance des ordinaires – volume 3 : retrouvailles : thriller historique (2016-2017)

Comment je n’ai jamais réussi à attraper le père Noël : roman humoristique (2015) – meilleure vente humour en 2015

Poursuites : la trilogie de la puissance des ordinaires (2016) – Top 100 des ventes Amazon en septembre 2016

Comment j’ai réussi à attraper la lune : humour, émotion et suspense (2017)

Comment sauver le monde (de chez soi!) : roman humoristique (2018)

## P R E F A C E

Chaville  
Décembre 2013

Merci à tous ceux qui m'ont encouragée et conseillée au long de l'écriture de ce récit : Philippe, Marie-Anne, Léonore, Astrid, Isabelle, Yves, Céline, Margaux, Marco, Nathalie...

Merci à mes amis auteurs qui m'ont lue, appréciée et fait découvrir leurs œuvres que je vous recommande de lire aussi, en particulier : Patrick Letellier, Pierre-Henri Cauzic et Sylvain Scapa.

Toutes les situations et personnages sont des produits de mon imagination.

J'aimerais que cet ouvrage soit pour moi l'occasion de saluer la mémoire de mon grand-père Marcel Labbé. La couverture de la première édition de « la puissance des ordinaires » était une reproduction d'une de ses oeuvres. Les images passent, mais les hommes restent dans nos coeurs.

Enfin, j'aimerais dédier ce livre à la mémoire de Pierre Labrousse, dit René, décédé alors que j'étais en train d'achever la dernière partie de l'aventure.

« Croyez ceux qui cherchent la vérité, doutez de ceux qui la trouvent ». (André Gide).

« La Vérité est rarement pure et jamais simple » (Oscar Wilde).

« Gardez-vous de l'homme secret et du chien muet » (proverbe).

*Retrouvez en postface à la fin de ce livre, la chronique d'Eric Vernassière pour le blog littéraire de l'Express.fr « les huit plumes »*

## **Table des matières**

PREMIER TEMPS

DEUXIÈME TEMPS

TROISIÈME TEMPS

QUATRIÈME TEMPS

EPILOGUE

Quelques précisions par l'auteur

POSTFACE par Eric Vernassière pour le blog  
de l'Express « les 8 plumes »

## ***PREMIER TEMPS***

**Aéroport de Paris**

**13 février 2013**

**7 h 45**

Dans l'aéroport, les destins se croisent, parfois se rencontrent, révèlent alors des moments rares, précieux.

Des femmes, des hommes, des familles, des enfants, quelques animaux sont rassemblés dans le vaste hall éclairé par les néons et enseignes lumineuses. En fond sonore se mélange un brouhaha d'annonces, des voix monocordes ânonnent les consignes, toujours sur le même ton quelle que soit la langue. Les voyageurs errent ou attendent. Les hôtesses et stewards au sol renseignent, enregistrent, contrôlent. Des hommes en uniforme, armés, surveillent.

Les candidats à l'enregistrement pour le vol 1342 à destination de Corfou somnolent pour la plupart. La file d'attente s'achemine vers le comptoir telle une couleuvre indolente.

Dans le hall, quelques sièges métalliques accueillent froidement ceux qui souhaitent faire une

pause. Les résistants à l'invasion du numérique déploient des journaux devant eux comme des remparts. Les passants curieux à défaut de déchiffrer leurs visages, peuvent glaner au passage les gros titres. En ce jour, on analyse l'intervention française au Mali qui entre dans son deuxième mois et la défaite du XV de France au tournoi des 6 nations.

Les quatre lettres de son pays au milieu d'une feuille de chou retiennent l'attention d'Amadou Touré.

Lui pousse sans hâte le chariot contenant balais, serpillières, éponges et produits de nettoyage. Son esprit est ailleurs, au Mali justement.

Des images de femmes et d'enfants, des couleurs vives, du soleil et de grandes étendues naturelles plein la tête, Amadou. Des réminiscences d'odeurs d'épices et de tchourayé le maintiennent en vie. Parfois ce sont d'autres souvenirs qui lui reviennent et le rapprochent de la mort. Des flammes, hurlements, craquements d'arbres et murs qui s'effondrent, la fumée étouffante... dans ces moments-là, il a chaud ; il se sent brûler même au plus profond de l'hiver occidental. À 60 ans, jamais il n'élimine de son souvenir cet incendie. Il n'avait alors que 13 ans. Tout ce qui a flambé, les biens, les arbres et sa famille, est resté quelque part au pays. Les esprits voyagent dans le corps d'animaux libres, protégés par un ciel sans nuage.

Technicien de surface à l'aéroport de Paris depuis presque un an, Amadou, discret, presque timide, ne se



fait pas remarquer. Il porte une chemise et un pantalon de travail qui dissimulent habilement un corps ferme aux muscles nerveux. Sa morphologie complétée d'une moustache et de lunettes rectangulaires aux verres fumés lui confèrent une ressemblance marquée avec un personnage important de son pays.

Espérant pouvoir retourner au Mali pour le ramadan, il dort dans une petite chambre près de l'aéroport qu'il partage avec d'autres collègues. Des lits suspendus, de fins matelas mousse, quelques chiffons et habits, une plaque chauffante, un évier descellé et émaillé ; c'est ce qui compose à peu près toute la fortune commune conservée entre les murs de béton sans apprêt que perce une unique fenêtre meurtrière.

Et puis les secrets. Les trésors du cœur, de l'esprit, ceux que renferme une boîte dissimulée sous l'oreiller ou le matelas, au pied du lit.

Pour l'heure, Amadou fait rouler son chariot agrémenté d'un gyrophare orange et d'un signal sonore agaçant, devant une rangée de sièges occupée. On s'écarte un peu pour le laisser passer. Il stoppe plus loin, se baisse et ramasse un objet au sol. Devenu maître dans l'art de la récupération d'objets en tous genre, la proie ne touche parfois pas terre avant de se trouver entre ses mains agiles.

Le butin disparaît rapidement dans la poche de son pantalon et ira retrouver ce soir la fameuse boîte à trésors où il conserve tout ce qui pourrait servir ou être envoyé au pays, à l'une de ses femmes par exemple.

Certaines de ces trouvailles qui n'ont aucune valeur marchande, présentent néanmoins l'intérêt de le faire voyager dans l'existence des autres et de rêver qu'il s'approprie par la sorcellerie, un droit de gouverner qu'il a perdu. Il les conserve un moment, le temps qu'elles lui livrent, le soir avant de dormir, ce qu'elles représentent : la vie et l'organisation du pouvoir des personnes qui les ont détenues. Puis il leur rend leur liberté et le choix d'une nouvelle destinée.

\* \* \*

## 8 h 12

À allure réduite, les voitures se succèdent en une file monotone devant les baies vitrées de l'aéroport, stoppent juste le temps de permettre aux passagers de sortir avec leurs bagages. Le plus souvent, un mot bref, un au revoir ou une accolade précède le départ. Certains sont plus communicatifs et se laissent aller à effusions auxquelles il est douloureux de mettre fin ; des promesses, les échanges de *je t'aime, tu vas me manquer... reviens-moi vite* cherchent à adoucir la séparation.

Pour l'heure, il fait froid et une pluie fine et compacte s'insinue partout où elle peut, transperce les vêtements.

D'une grosse voiture noire descend une femme, la quarantaine, rondelette, cheveux mi-longs, un peu gras. L'eau ruisselle sur son visage, déjà décomposé. Le

conducteur, pressé, sort lui aussi de l'intérieur cuir. Homme mûr, soigné, habillé d'un costume sur mesure, il affiche un goût si prononcé pour les accessoires de marque que l'on ne peut que le remarquer. Rien ne manque : lunettes, gourmette, chevalière, montre en or.

Il extirpe du coffre une énorme valise noire, la pose sur les pieds de la femme. Elle laisse échapper un cri qui pourtant ne le retient pas.

Sans excuse, sans même un regard, il retourne à son volant. Les portes de la voiture claquent ; seule la fenêtre du passager concède encore une ouverture. L'homme pourrait déjà démarrer ; cependant, par cynisme, il accorde quelques secondes à celle qu'il vient d'abandonner sous la pluie. Elle gémit.

— J'ai vécu dix ans avec toi, je croyais te connaître !

— Vivre ! Tu ne sais pas ce que cela veut dire... Ma pauvre fille !

Les doigts manucurés pianotent d'impatience sur le volant.

Un petit vent vient de se lever. Élisabeth, les bras ballants, laisse les larmes et la pluie brouiller sa vue. Le pot d'échappement toussote, des vapeurs d'essence se mêlent à ses cheveux mouillés. Elle agrippe machinalement les poignées de la valise pour ne pas tomber.

— Vivre avec un étranger, oui, à présent, je réalise ce que cela veut dire !

Son souffle s'épuise sur les derniers mots, emportés par la bruine.

Monsieur s'énervé.

— J'ai toujours eu du mal à t'entendre, je t'ai dit cent fois de parler plus fort ! De toute façon tu n'as jamais rien compris à la vie, c'est pas maintenant que ça va changer.

D'un geste large de la main, il balaye l'horizon.

— Pars en vacances et ensuite... Retourne chez tes parents, c'est ce que tu as de mieux à faire !

La voiture démarre, s'éloigne, disparaît sans bruit. Une autre prend sa place. Élisabeth reste prostrée au milieu du bitume. Le désespoir bouscule en elle des pensées pessimistes :

*Retourner chez mes parents ! À 45 ans... Et pourquoi pas dans le ventre de ma mère ? ! Tout cela n'a aucun sens... Cette vie fait encore une fois disparaître ceux que j'aime. Il a raison, je n'ai jamais rien compris et ne comprendrai jamais cette injustice.*

Que faire ? Après avoir pivoté maladroitement, elle déchiffre machinalement les grosses lettres qui lui font face : «Terminal B – Départs». Et plus bas «Aéroports de Paris – à votre service».

Tous les mots se mélangent dans son esprit.

Épuisée par la dispute sur le chemin de l'aéroport, par la nouvelle que vient de lui annoncer son mari -eh oui, ils sont mariés ! Ce qui ne l'empêche pas de la chasser de leur domicile ! –... Quelle absurdité.

Elle sent son corps et son âme fondre définitivement sous la pluie, se liquéfier dans la douleur.

Des crissements de frein, un coup de Klaxon rageur, des insultes : que fait-elle au milieu de la route ? Eh bien elle voudrait tout simplement ne pas y être. Et même pas être ailleurs, d'ailleurs. Disparaître, simplement, la pluie ne pourrait-elle pas la faire fondre ?

D'accord, il faut bien faire quelque chose... Elle s'avance vers la porte comme un robot, enchaînée à sa valise qu'elle traîne tel un monstrueux fardeau.

Si elle est poursuivie par la chance, il faut bien admettre qu'elle a du mal à la rattraper. Elle choisit d'entrer par la baie vitrée, celle qui, justement, ne coulisse pas. Comme elle n'a pas beaucoup d'élan, après avoir percuté la vitre, elle rebondit mollement sur son bagage, et se retrouve par terre, les quatre fers en l'air. Mais puisqu'on parlait de chance, à cet endroit, le sol n'est pas mouillé

Un grand jeune homme blond perdu dans ses pensées trébuche à son tour dans la valise. Plus adroit que la femme larguée, il retrouve son équilibre avant de se retourner. Considérant Elisabeth assise près de sa valise devant l'entrée de l'aéroport, il en conclut que malgré son air affligé, elle ne semble pas faire la mendicité et que sa position, dangereuse pour les étourdis comme lui, n'est pas voulue. « Oh désolé ! Je ne vous avais pas vue », marmonne-t-il.

Il tend la main à Élisabeth qui ne peut s'empêcher de rire nerveusement.

— C'est normal... On ne me voit jamais. Je suis transparente, comme cette vitre !, grogne-t-elle en se relevant.

— Ne dites pas de bêtises, voyons ! Je vous vois, moi : vous m'avez l'air tout à fait... vivante !, décide-t-il après réflexion.

— Oh... euh... Merci, répond-elle en brossant des deux mains ses vêtements.

— Je m'appelle Julien, annonce-t-il sans avoir trop l'air de comprendre lui-même pourquoi.

— Élisabeth !, répond-elle de même.

— Eh bien... Bonne journée, Élisabeth, et qui sait, peut-être à plus tard... Si la vie le permet...

— Euh... Oui.

Perplexe quand à la tenue de cet échange, elle ramasse sa valise et lui emboîte le pas machinalement, en veillant à ce qu'il ne s'en rende pas compte. C'était une bonne idée qui la mène tout droit au comptoir d'enregistrement du vol qu'elle devait prendre avec son mari.

L'aéroport rappelle à Elisabeth son enfance et les nombreux voyages et déménagements qu'elle a subis, conduite par ses parents de pays en pays, d'aéroports en logements qu'il fallait s'approprier rapidement puis quitter sans remords... Et surtout le souvenir de ce

moment où tout a basculé, dans un aérogare à peine différent dans son souvenir de celui où elle se trouve aujourd'hui. Son grand frère Thomas lui tenait la main. Un peu plus tard, il fallait longer un tunnel étroit et sombre avant de monter dans l'appareil, mais il n'était déjà plus là et derrière ses parents déjà flous comme des fantômes, enveloppés d'un drap de souffrance, elle n'avait plus personne pour la rassurer...

C'était en Afrique du Sud... Elisabeth avait soif et avait réclamé de l'eau avec insistance, peut-être encore une manœuvre pour détourner l'attention de ses parents sur elle plutôt que sur son frère... Ils avaient envoyé le garçon chercher une bouteille à la machine. Il s'était fondu dans la foule qui l'avait happé comme dans un trou noir et soudain le distributeur qui semblait si près avait disparu du champ de vision d'Elisabeth et ses parents, et Thomas s'était évaporé dans les limbes de l'inconcevable, pour ne jamais reparaître.

Il y avait eu l'incompréhension, la panique, les cris, les larmes, le désespoir, puis la résignation. Mais jamais le renoncement n'avait gagné l'esprit de ceux qui restaient sans nouvelle.

Depuis, une impression diffuse ne quitte jamais Élisabeth, celle que son frère est quelque part, vivant et qu'il communique. Malgré cela, plus rien n'a de sens pour elle.

Car depuis cette fameuse année, depuis la disparition de son frère à l'aéroport de Cape Town, elle se sent responsable de la disparition de son frère,

d'avoir voulu retenir l'attention des autres à mauvais escient et craint sans arrêt de reproduire la même erreur.

C'est pourquoi, en grandissant, Élisabeth a pris l'habitude d'endosser le rôle de la femme ordinaire : ni trop ni trop peu. Non que ça lui plaise tant que cela ; loin de la rendre heureuse ou de la satisfaire, cet état permanent d'invisibilité la fait souffrir autant qu'il la rassure, d'une certaine façon. Elle envie ceux qui ont toujours le besoin de se surpasser. Mais cela lui semble tellement impossible. Comment surpasser des parents dont l'intelligence et la réussite l'ont toujours écrasée, comment simplement même les égaler, alors que tout ce qu'elle pourrait tenter fera immanquablement disparaître encore un bout de son existence dans le néant ?

Toujours débordée par les événements, toujours menée par les autres, elle a fini par se marier avec un homme suffisant qui la considérait comme un meuble. Cette place lui convenait, lui assurant de ne jamais se sentir responsable d'une éventuelle catastrophe qu'elle pressent comme une menace permanente. La maison cocon était au nom de son mari car il gagnait beaucoup mieux sa vie, mais en fait, il ne participait pas beaucoup aux dépenses du ménage, un détail insignifiant aux yeux de sa femme, enfermée dans sa vie intérieure et sa communication avec l'irréel espoir d'un monde parallèle qui retiendrait Thomas jusqu'au jour où elle parviendrait à le libérer.

Pendant que le mari qui lui était tombé dessus, elle ne savait même plus quand ni comment, profitait, il



ne restait pas grand-chose à Élisabeth pour vivre après avoir honoré les prélèvements et rempli le frigo, mais cela lui importait peu, puisqu'elle n'avait aucune envie de sortir et de voir du monde, son travail lui suffisant déjà bien pour oublier l'absence.

Les années passant, elle s'était éloignée de sa famille et du peu d'amis qu'elle avait eus par le passé. Le couple ne voulait pas d'enfant et lorsqu'Élisabeth perdit son emploi une semaine avant de partir en vacances à Corfou, la maison était remboursée. Son époux décida donc de se débarrasser d'Elisabeth pour installer sa maîtresse à sa place.

Voilà la nouvelle qu'il lui a annoncée sur le chemin de l'aéroport et qui l'a laissée les bras ballants sous les larmes de pluie gorgées d'incompréhension.

Aujourd'hui encore il semble impossible à Élisabeth de lutter contre le destin. Menée comme toujours, par les circonstances ou par les autres, où elle doit aller, elle se place dans la file d'attente...

\* \* \*

## **8 h 20**

— Embarquement en B4. Bon voyage, madame.

— Merci.

Réponse automatique, molle et désespérée ; la valise d'Élisabeth est enregistrée.

Elle repère le gyrophare du chariot d'Amadou, s'y connecte, le suit. Elle se sent nue, délestée de sa vie, de ses bagages et de son mari. Ses lèvres murmurent une supplique à l'intention de son frère disparu, en retour il lui a semblé sentir un souffle, la caresse d'une main si légère et invisible caresser sa nuque, un courant d'air glacé l'envelopper.

La figurine représentant un petit bonhomme sur une porte l'attire. Elle la pousse et se trouve dans une salle carrelée de faïence blanche, face à un lavabos et une rangée d'urinoirs. Un petit ruisseau s'écoule dans une odeur d'ammoniaque qui lui rappelle la litière du chat. *Mon Dieu, je ne reverrai plus jamais mon chat non plus, pourquoi, pourquoi tout ce qui m'est cher m'est enlevé ? Quelle malédiction s'acharne sur moi ?*

*Mais surtout, que fais-je ici ?* Élisabeth, le temps de ses questionnements éternels, réalise son erreur trop tard, se retourne pour sortir, s'emmêle les pieds, trébuche et tombe dans les bras d'un grand jeune homme aux yeux verts qui lui, vient d'entrer.

Elle pousse un cri. Il la tient contre lui et s'exclame :

— Oh ! Encore vous...

— Au secours !, crie-t-elle en constatant la ceinture dégrafée et la braguette à moitié ouverte de Julien. Il faut dire, il était entré là avec l'intention pressée de soulager un besoin naturel, ce qui était bien son droit.

— Ce n'est pas la peine de vous mettre dans des états pareils ! Et d'abord, que faites-vous chez les hommes ?

Élisabeth se débat et s'échappe des bras de l'inconnu. Cela fait deux fois aujourd'hui en peu de temps qu'il lui tombe dessus et son physique avantageux ne suffit pas à atténuer l'insolite de ces circonstances ni à rassurer notre éternelle angoissée. Elle parvient à fuir le lieu et se précipite vers les endroits réservés aux femmes, la porte juste à côté.

Elle s'engouffre dans une cabine libre, s'enferme, rabat le couvercle de la lunette, s'assoit et s'effondre en sanglots qu'elle espère silencieux. Mais rapidement, reniflements et hoquets bruyants, disgracieux et incontrôlés la submergent ; il n'y a pas grand-chose qu'elle parvienne à retenir en ce monde, c'est un fait et en être consciente n'arrange pas sa situation qu'elle estime, pour le moment, désespérée...

\* \* \*

En suivant des yeux Élisabeth entrer et sortir de chez les hommes pour s'engouffrer chez les femmes, en panique, Amadou esquisse un sourire puis reporte son attention au loin. La serpillière glisse sur le sol tandis qu'il veille à conserver la silhouette de René dans son champ de vision.

La stature haute et imposante de l'homme se détache facilement de la foule et pourtant pourrait disparaître à tout instant.

À sa façon de traverser le hall d'un air déterminé, on pourrait penser qu'il se dirige vers un lieu précis. Mais Amadou sait que le but de l'homme est simplement d'observer. Mais si ce n'est ni un voyageur ni un employé de l'aéroport qui est-il exactement ? Amadou a sa petite idée sur la question. Depuis qu'il travaille ici, il observe l'homme et pense pouvoir bientôt percer le mystère de sa présence en ce lieu.

Cet homme, c'est René. Un très gaillard athlétique d'une quarantaine d'années. Le visage empreint d'une expression impassible, on dirait que rien ne pourrait le perturber. Coupe militaire laissant deviner une mèche blonde, la nuance de ses yeux clairs est la seule à trahir ses variations d'humeur ; au fait il faut savoir qu'il peut se révéler puissant et rapide, peu bavard car toujours maître de ses émotions, habile à détecter le danger, rassurant et charmeur avec les femmes, direct et viril avec les hommes. René ne montre jamais ses sentiments ; et pourtant, quelles tempêtes intérieures l'agitent ! Il fait partie de ces hommes d'exception qui parviennent au sommet du monde portés par une revanche à prendre, une grande douleur qu'ils n'acceptent que de reléguer au passé.

La morsure du manque ou des coups ne fait plus réagir René depuis bien longtemps. Insensible à la souffrance physique ou morale, structuré, patient,

réactif, il a cultivé toutes ces qualités pour devenir un homme solide, une machine de guerre quasiment indestructible. Après avoir servi les intérêts de la nation quelques années, il a repris sa liberté de décision.

À présent responsable de la sécurité à l'aéroport pour une société privée, cette voie lui permet de tendre vers le but qui lui est cher. On lui offre pour ce travail une maison, dans une ville aisée non éloignée de l'aéroport qui lui sert de pied à terre. Véhicule, chauffeur et notes de frais font partie de ses avantages dont il n'abuse pas. Il assure les missions qu'on lui commande, par goût de l'action et aussi car il espère que cette le mènera en secret vers son but de toujours.. Ce qui lui laisse toujours le temps pour voyager, piloter avions et voitures et faire du sport quotidiennement... Et de se consacrer à ses recherches.

À cet instant, il décompte rapidement dans sa tête le nombre de personnes présentes ; sa vision est parfaite et ne se limite pas au champ focal : il perçoit tout ce qui se passe autour de lui en mobilisant tous ses sens aiguisés ; il est capable d'évaluer la trajectoire d'une balle, d'anticiper un mouvement de foule, de maîtriser une attaque.

Si Amadou se questionne au sujet de l'homme, c'est réciproque. Car il n'a pas échappé à René que le technicien de surface l'observe toujours à la dérobée : *J'aimerais bien savoir ce qu'il me veut, celui-ci... S'il me gonfle trop, il ne va pas faire de vieux os... Mais il y a plus important... C'est bientôt l'heure.*

Tout en balayant, Amadou observe toujours René. Il devine qu'il doit rencontrer un personnage important comme cela se produit de temps en temps.

Ce qu'il doit encore deviner, c'est la nature du trafic, sans doute peu avouable, auquel se livre René avec cet homme.

\* \* \*

### **8 h 30**

Soudain, une tornade traverse le flot tranquille des voyageurs du hall. C'est une grande jeune femme vêtue d'une robe en dentelle de soie ajourée bleu nuit laissant deviner sans trop de mal des dessous chics et sexy. Sa chevelure dorée ondule et chute en cascade jusqu'au creux de ses reins, ses escarpins aiguille à semelle rouge, ses bagages griffés, sacs et valises, au nombre de six, ne la ralentissent nullement dans sa course assurée.

Telle une bombe, un cataclysme qui aurait échappé à toutes les prévisions, un phénomène elle pourfend la foule, bouscule tout sur son passage, déclenche une rumeur de protestation et des pulsions animales que les êtres humains occidentaux dits civilisés s'appliquent pourtant à maîtriser la plupart du temps.

D'une démarche chaloupée et équivoque, elle trace une trajectoire rectiligne qui la mène au comptoir d'embarquement du vol 1342 pour Corfou. Rien ne semble pouvoir l'arrêter.

Mais il est démontré que deux lignes droites peuvent parfaitement se rencontrer et se rejoindre en un point précis. Et c'est ce qui se produit lorsque le corps puissant de René percute celui de la belle blonde.

Notre cataclysme s'appelle Fanny et n'a pas l'habitude que l'on se mette sur son chemin. Mais cet obstacle-ci semble intéressant ; un coup d'œil suffit pour estimer que le hasard, s'il en est mais nous y reviendrons, fait bien les choses.

Pour preuve, une des valises tenues par la main gauche de Fanny, comme par une maline coïncidence, choit sur le pied de René. La belle sait se donner les moyens de réussir et elle a bien sûr choisi le bagage le plus lourd. Notre René décèle sans délai l'occasion et nullement importuné s'incline pour ramasser la malle fugueuse, ce qui lui permet un tour d'horizon prometteur au sein du décolleté de la belle.

— Oh ! Je suis vraiment désolée ! Ne vous ai-je pas fait mal en vous heurtant ?, minaude-t-elle tout en constatant avec satisfaction que la plus grosse de ses valises ne semble pas plus peser qu'une plume entre les mains du bel homme qui lui fait face.

— Je ne voudrais pas que vous vous blessiez, mademoiselle. Je vais vous aider à porter vos bagages jusqu'à l'enregistrement.

— Avec plaisir ! Prenez donc ces quatre-là aussi.

Et allez hop. Comme cela, l'oiseau ne risque pas de s'envoler. Mais le souhaiterait-il ? René a rapidement évalué quel avantage il pourrait tirer de la situation. Au pire cela lui donne l'air occupé en attendant son rendez-vous ; au mieux il compte attraper les coordonnées de la blonde. Il apprécierait pouvoir la délester de sa robe et du reste, pour l'instant il se contente de prendre possession de ses bagages et de deviner son parfum capiteux, un subtil mélange d'épices rares et de fleurs d'orient... C'est un bon début.

— Quelle est votre destination ?

Fanny indique qu'elle doit se rendre au comptoir d'enregistrement du vol 1342 pour Corfou.

Nous y voici. Derrière son écran, la jeune hôtesse en uniforme est une magnifique brune au minois angélique. Grande, fine, ses cheveux noirs noués en chignon d'où s'échappent quelques mèches brillantes et douces s'accordent à ses yeux de biche ; un maquillage naturel et discret met en valeur des lèvres ourlées qui agrémentent un visage à l'ovale parfait. Son corsage est ajusté sagement sur sa poitrine mais laisse néanmoins deviner des collines aux courbes parfaites.

Louisa s'apprêtait à fermer le guichet, pensant avoir enregistré le dernier passager. Mais voici qu'une tornade blonde fond sur elle, escortée de René, qui ne lui est pas inconnu. Elle ose une remarque timide :



— Vous arrivez juste à temps, madame !

Veillant à rester en retrait, René dépose les malles sur le tapis roulant. Fanny y ajoute son sac à main et se tourne vers lui. Il la salue avec un regard gourmand :

— Bonne journée, mademoiselle... Je dois y aller.

Elle va pour répondre « je ne connais même pas votre nom ! », mais le bel inconnu s'est déjà éclipsé.

Qu'à cela ne tienne, il en faudrait plus pour troubler la belle Fanny. Car son inestimable confiance en elle lui accorde la certitude que si quelque chose doit se produire... il serait inutile de se donner du mal pour y arriver. Et donc, *c'est certain, je le retrouvera*, pense-t-elle.

La charmante Louisa murmure :

— Madame, je peux encore prendre en compte votre enregistrement...

Elle suit du regard la silhouette de René, reconnaissable entre toutes, se fondre dans la foule.

— Par contre le poids des valises est réglementé. Ces deux premières dépassent déjà le maximum autorisé. Je suis désolée, madame...

Son visage qui se veut impassible trahit cependant une légère contrariété. Elle n'a pas apprécié de voir l'impressionnante blonde accompagnée de René. Elle aimerait utiliser le pouvoir de faire embarquer l'importune très rapidement et de la voir s'envoler loin,

très loin. Mais, si elle souhaite aussi très fort que l'avion de Fanny s'écrase quelque part sans espoir de retour, elle ne peut avoir envie que tous les passagers subissent le même sort.

Rien de tout cela n'échappe à Fanny, psychologue jusqu'au bout des ongles et dont l'intelligence naturelle est sans cesse exacerbée par le besoin pathologique de retenir toutes les attentions et de toujours parvenir à ses fins quels que soient les moyens employés. Exactement l'inverse d'Elisabeth qui se trouve toujours enfermée dans les toilettes des femmes...

Utilisant sans vergogne une astuce dévoilant sans ambiguïté ses intentions, Fanny déchiffre le prénom inscrit sur le badge agrafé au col de la jolie hôtesse

— Louisa, écoutez... Il y a sûrement une solution !

— Non, je vous assure madame, impossible de procéder à l'enregistrement. C'est bloqué... A cause du poids des bagages. Vous pouvez toujours laisser quelques valises à l'aéroport...

Une légère fossette de satisfaction se dessine à la naissance des lèvres de l'hôtesse, bien consciente de la torture que représenterait l'abandon d'un de ses bagages pour une femme telle que Fanny dont le matérialisme s'affiche de la pointe des cils au bout des escarpins.

— Voyons Louisa... faites un effort.

Elle se crispe. Alors Fanny abat une carte de plus, minaudant :

— Votre bague est superbe ! Qui vous a offert cette merveille ? Votre fiancé ?.

Se penchant vers elle, « Le monsieur qui m'accompagnait tout à l'heure, sans doute ? Un peu âgé pour vous peut-être ? »

Estocade. Louisa devient rouge comme une tomate bien mûre bien sûr.

— Mais madame...

— Dépêchez-vous donc. Vous retardez tout le vol..., fait la hautaine et arrogante blonde, soufflant le chaud et le froid.

— Ce n'est pas moi, madame, c'est vous qui...

— Louisa... Je comprends que ce bel homme qui portait mes bagages tout à l'heure vous bouleverse. Mais à présent, il faut oublier une seconde votre amoureux et enregistrer mes valises, belle enfant. Autrement, vous allez faire attendre plusieurs centaines de passagers et vous faire gronder par vos chefs !

Agacée, Louisa appuie machinalement sur la touche d'enregistrement comme pour se défouler et éviter de donner cours à son désir de crever les yeux de Fanny.

Elle constate alors avec stupeur que les bagages de l'inconvenante sont acceptés ! Le tapis roulant se remet en route et les emporte...

— Vous voyez, ce n'était pas difficile... Merci, Louisa, vous pouvez recommencer à rêver à votre amoureux, triomphe l'impétrante.

— Ce n'est pas mon amoureux, madame... je ne vous permets pas, rétorque Louisa, haussant le ton, la voix tremblante.

— Au revoir, Louisa, merci encore pour votre gentillesse, réplique Fanny, ironique.

Louisa soupire et tend les billets édités par la machine.

— Je vous souhaite bon voyage, madame.

Professionnelle jusqu'au bout des ongles qu'elle rêve à cet instant de voir se transformer en griffes. Elle éteint son terminal et va rejoindre ses collègues en pause à l'étage.

Les bagages de Fanny glissent le long du tapis qui les amène en soute. Aucune arme ni produit dangereux n'est signalé au contrôle par rayons X.

Par contre, les bagagistes se trouvent bien dépourvus devant le volume et le nombre de ces valises à ranger dans une soute déjà pleine à craquer. Une erreur d'enregistrement, sans doute ! Trop tard pour l'annuler.

Il leur faudra plus de quinze minutes encore pour réorganiser l'espace et caser les malles de la belle blonde dans l'espace. Ce qui, bien sûr, va retarder le décollage.